

des sépulcres⁷² ». Le cas de Brest la mal-aimée, à la pointe du mouvement de revalorisation dans lequel une recherche-action de l'Institut de géoarchitecture tint son rôle, est à cet égard exemplaire.

Champ de la géoarchitecture que l'objet de l'article qui clôt le volume : « Le savoir hors-sol ? ». Y est posée la question du rapport de la carte universitaire à l'aménagement du territoire. Le lecteur pourra rapprocher cette préoccupation des travaux que mène actuellement l'auteur sur l'histoire de l'enseignement de l'architecture dans le cadre du programme de recherche HEnSA20⁷³.

Le recueil foisonne de protagonistes, tant du mouvement breton que des mouvements politiques et artistiques du dernier siècle, les uns bien connus, les autres plus obscurs. On regrettera l'absence d'un *index nominum* qui aurait aidé à la circulation d'un article à l'autre. Quant à la quasi-absence d'iconographie, contrainte de la collection, elle sera palliée, pour les lecteurs qui auront la chance de les posséder dans leur bibliothèque, par quelques livraisons de *Dalc'homp Soñj* richement illustrées d'où sont tirés certains articles, ainsi que par tel ou tel catalogue d'exposition. Treize articles ont été retenus, soit environ 6 % des titres figurant dans la bibliographie de D. Le Couëdic. On pourrait regretter un choix autant restreint, s'il n'était si bien représentatif de l'un des axes de recherche de l'auteur : *construire un pays*⁷⁴, c'est-à-dire la mise en relation de l'approche culturelle d'une réalité territoriale et d'une quête d'identité avec un discours esthétique qui les fonde dans le concret du paysage bâti.

Gilles BIENVENU

Bernard TANGUY, *Les noms de lieux bretons – toponymie descriptive*, Brest, Emgleo Breiz, 2015, 247 p.

La recherche de racines familiales et un certain culte des ancêtres expliquent la croissance du peuple des généalogistes, toponymistes, auteurs de biographies et de récits de vie édifiants. Pour ce qui est des souvenirs d'enfance et de jeunesse, la voie est rude pour qui ambitionne d'égaliser Ernest Renan ou Jean-Marie-Gustave Le Clézio.

72. Claudius-Petit reprenait ici l'expression du général de Gaulle dans son discours prononcé à la BBC le 20 avril 1943 : « Tout ce qu'elle subit, la France ne l'aura pas subi pour reblanchir des sépulcres », en référence à l'adresse du Christ aux Pharisiens (Matthieu 23, 27). Son inscription au frontispice de la première livraison de la revue *L'Architecture d'Aujourd'hui*, lors de sa réapparition en mai-juin 1945, oriente cette exhortation au redressement civique, politique et économique de la France vers le domaine architectural et urbanistique.

73. Histoire de l'enseignement de l'architecture au xx^e siècle.

74. Parmi les cinq articles publiés dans les *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, de 2003 à 2019, le premier seul (« Influences et emprunts dans l'architecture identitaire bretonne (xx^e siècle) », 2003, p. 295-315) aurait pu figurer dans cette sélection.

Mais ces écrivains et penseurs prestigieux, eux-mêmes, ne se méfient pas assez, ou présument qu'ils n'ont aucune raison de se méfier de l'onomastique bretonique. C'est clairement le cas de J.-M.-G. Le Clézio dans *Chanson bretonne* (Gallimard, 2020). Mentionnant p. 99, à la pointe de la Jument, une roche appelée *Karreg Sonn*, il traduit « la roche qui chante », ce qui serait : (*ar*) *Garreg* (a) *son*, avec un -n, donc voyelle longue. *Sonn*, deux -nn, donc voyelle brève, c'est : « vertical, dressé ». Pas étonnant, dans ces conditions, que les auteurs de monographies d'histoire locale ou d'articles de généalogie puissent pécher par manque de rigueur. On reste malgré tout pantois devant le ton assuré de certaines affirmations. On lit ainsi dans les premières lignes d'une étude récente que nombre de toponymes bretons sont d'une interprétation « évidente » et que, pour le reste, le chercheur peut se fier à son « intuition ».

L'évidence fait dire à certains que le *Toull-Laeron* des Montagnes Noires serait le « trou des voleurs ». Outre le fait qu'afficher son lieu de résidence n'est pas une tendance naturelle chez les hors-la-loi, cette étymologie populaire oubliée que le toponyme possède des formes anciennes et qu'il remonte au vieux-breton *ladtron*, « petit lac »⁷⁵, un composé de *lat-*, « écoulement », et de *gromn*, « marais ». D'évidence aussi, Guémené-sur-Scorff (Morbihan) et Guémené-Penfao (Loire-Atlantique) présenteraient un toponyme initial identique. Or, le premier renvoie à un *kemenet*, glosé *commendatio* dans le cartulaire de Redon, tandis que le second est un *Uuinmonid*, « *id est montem candidum* »⁷⁶. Même le préfixe *ker-*, omniprésent, et si typiquement breton, si limpide, semble-t-il, présente d'innombrables surprises, en particulier si, par attraction, il s'est substitué à un *knech*, « hauteur », comme à Kerscrehen en Langonnet (*Knech Rehien*, 1540), un *cran*, *cren* (que Joseph Loth conseille de ne pas traduire, même s'il suppose un lien avec le bois), comme à Kernayet en Rédéné (*Cren Heizet*, 1413, *Cranheizet*, 1450), etc. Ce genre de substitution, qui affecte également nombre d'autres lexèmes courants, ne peut s'observer que si l'on dispose de formes anciennes qu'il faut contrôler et confronter. Quand le *ker-* est certain, c'est très souvent le terme suivant qui est énigmatique si l'on s'en tient à la graphie actuelle ; qui peut interpréter le Kernolo/Kernello de Priziac, s'il n'a pas repéré la leçon de 1448 : Kermaguengolo (d'un nom de famille Mabguengolo) ? L'auteur de la notice Wikipedia concernant la commune de Paule (Côtes-d'Armor, sur le versant nord des Montagnes Noires) est bien allé chercher quelques formes intéressantes ; il cite : « Poul 1330, Poull 1363, Paoul, 1407 ; Paole 1562, Paol 1677, Paule 1790 ». C'est parfait, et pourtant la conclusion est irrecevable : « Paule correspond au breton *poull*, “mare, étang, endroit humide” ». L'auteur (anonyme, c'est plus *cool* !) de cette notice semble négliger deux détails. En premier lieu, la trève d'une paroisse primitive (ici Plévin) ne peut pas porter un simple nom de parcelle, comme un vulgaire microtoponyme descriptif. Second achoppement : il suppose (mais se pose-t-il même la question ?) que

75. FLEURIOT, LÉON, *A Dictionary of Old Breton-Dictionnaire du vieux-breton*, Toronto, Prepcorp Limited, 1985, part II, p. 462.

76. FLEURIOT, LÉON, *Dictionnaire des gloses en vieux-breton*, 1964, Paris, Klincksieck, p. 330.

le digramme **-ou-** du vieux et du moyen breton se prononce comme le **-ou-** du breton moderne. La consultation rapide de quelques pages du *Catholicon* (1499) de Jehan Lagadeuc, ou plus facilement, du *Glossaire moyen-breton* (1895) d'Émile Ernault prouve que non (par exemple, pour en rester à des termes en *pou-*, les pages 507-509 du *Glossaire*). Le **-ou-** des formes du ^{xiv} siècle cache donc une diphtongue, qui apparaît bien dans la graphie dès le ^{xv} siècle, et s'entend toujours dans la prononciation bretonne de ce macrotoponyme (ce qui implique que l'on soit éventuellement en mesure d'aller consulter des informateurs bretonnants dans leur langue, et d'avoir une oreille formée à la phonétique). Rien de bien « évident » donc dans tout cela pour un toponymiste « amateur ».

Quant à « l'intuition », il n'est pas impossible qu'elle survienne timidement au bout de quelques décennies de pratique assidue, chez des linguistes de solide formation. Après quelques mois de présence dans la région, il paraît peu raisonnable d'avancer des révisions toponymiques que l'on annonce révolutionnaires et irréfutables jusque dans la presse quotidienne régionale, sous prétexte, par exemple, d'une vague ressemblance entre **un** macrotoponyme de sud Cornouaille et un mot latin pioché dans le célèbre Gaffiot. Pourquoi cette toquade pour un seul toponyme ? Il semble acquis que les noms de lieux, tout comme les artefacts archéologiques, les phonèmes d'une langue, ne soient « pertinents » que lorsque l'on parvient à discerner les « ensembles » et les « oppositions » qu'ils constituent. C'est aussi le cas en anthropologie depuis les rencontres entre Claude Lévi-Strauss et Roman Jakobson à New York, pendant la Seconde Guerre mondiale. On opine donc du chef à la lecture du commentaire suivant (*The Conversation*, 16 septembre 2019) : « On lit fréquemment de saisissantes balivernes abusivement légitimées sous un pseudo vernis académique » ; en fait, dans cet article, il est question d'art amérindien, mais la formule frappe par son côté universel.

Quelle « Mémoire », puisqu'on nous assure que les noms de lieux en ont une, peut-on retrouver à partir de bases aussi vagues, sinon parfaitement erronées ? Arthur de La Borderie se fourvoyait déjà, il y a plus de 120 ans, lorsqu'il trouvait **évident**, que Brocéliande se trouve à Bresselien, et qu'il avait l'**intuition** que le roi Morvan avait établi son camp sur le Minez-Morvan de Langonnet.

L'intuition ne figure d'ailleurs pas dans la liste des compétences qu'Yves Le Gallo (un des fondateurs de l'Université de Bretagne occidentale) souhaite trouver chez le toponymiste breton. Il pense plutôt à : « de solides connaissances historiques et linguistiques, le moyen et le vieux breton, enfin les parlers celtiques. Sans compter la patience dans la progression de la recherche, la finesse dans la restitution de la chronologie, la minutie dans l'investigation du détail, la prudence dans l'établissement des conclusions »⁷⁷. Il reconnaît volontiers ces qualités chez

77. TANGUY, Bernard, *Dictionnaire des noms de communes, trèves et paroisses du Finistère, origine et signification*, Douarnenez, Le Chasse-Marée, 1990, préface d'Yves Le Gallo, p. 9.

Bernard Tanguy, et notamment dans « sa précieuse étude sur *Les noms de lieux bretons*, [...] volume de toponymie descriptive paru en 1975 »⁷⁸.

Cette précieuse étude, publiée à l'époque dans la collection Studi, imprimée et diffusée par abonnement grâce au Centre de régional de documentation pédagogique (CRDP), a été heureusement rééditée en 2015, l'année de la mort de l'auteur, par Emgleo Breiz. Le contenu est le même, à quelques pages supplémentaires près. On y trouve ainsi une préface de Jean Le Dù, qui retrace le parcours de chercheur exemplaire de Bernard Tanguy. Une mise à jour de la bibliographie occupe les pages 42 à 45⁷⁹, forte de quelque 22 travaux de toponymie bretonne parus depuis 1975. En outre, la présentation a été améliorée, la mise en page est nouvelle, et l'on est passé, pour un format identique, de 134 pages à 247, ce qui rend la lecture beaucoup plus agréable.

Les conseils au débutant (car il n'est pas de Mozart précoce en philologie) se trouvent entre les pages 23 et 85. B. Tanguy y mentionne un ensemble de problèmes à prendre en compte quand on se lance dans l'aventure. Et, nécessairement, les questions linguistiques s'y taillent la part du lion. Certains considéreront que l'initiation ainsi proposée se fait un peu à marche forcée, et il est possible que leur enthousiasme soit un peu ébranlé dès la lecture de certains titres : « Évolution et chronologie », « Forme écrite et forme parlée ancienne », « Tentation étymologique », « Attraction paronymique », etc. Malgré tout, il manque encore quelques sujets d'étude à la liste ; cela est dû, pour une large part, au fait qu'entre 1975 et 2021, le public a bien changé. La collection Studi s'adressait essentiellement à des enseignants de breton, lesquels étaient bretonnants natifs (plus ou moins confirmés) jusqu'au milieu des années 1990. Les amateurs de toponymie actuels sont rarement dans ce cas. Les simples questions de mutations consonantiques (lénition, spirantisation, provection, nasalisation) les laissent largement de marbre, sans même parler de points bien plus complexes. Un seul exemple (p. 166, éd. 2015) ; B. Tanguy fournit les microtoponymes suivants : « Ar-C'heun [...], Heun-Zourec, Heun, Le Jeune, Tor-Yeun, Yeun-Vihan, [...] Yeun-Elez » en illustration de l'entrée : « Geun, -ioù, *marais* ». Il est probable que quelques débutants ne verront pas immédiatement le lien entre *geun* et *heun/ar c'heun*, le passage de /g/ à /h/ étant dû à une lénition grammaticale, marquage du féminin singulier après l'article (même éliidé), ou se demanderont d'où provient ce *yeun*, s'ils n'ont jamais entendu parler de palatalisation (phénomène diachronique ici, et trait dialectal). Le Yun de la Trinité-Langonnet est à rattacher au type *yeun* ; vouloir traduire ce Yun par « jeûne, abstinence », au prétexte que c'est ce que dit un médiocre micro-lexique moderne pour le mot *yun*, n'a aucun sens toponymique, d'autant que le village voisin est Guernhir, « le long marais », et que d'autres formes existent, dont Le Jeun, 1550.

78. *Id.*, *ibid.*, préface d'Yves Le Gallo, p. 9.

79. Cf. aussi la bibliographie de B. Tanguy publiée dans le *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, par Tanguy Daniel, t. CXLIII, p. 430-437, et par Gilles Goyat (« compléments », t. CXLV, p. 343-345).

On souhaite qu'impressionnés par la méthode de B. Tanguy, et par la richesse qu'elle révèle à chaque page, certains se prennent au jeu. Ils pourront poursuivre leur formation auprès de références comme Joseph Loth, É. Ernault, L. Fleuriot, sans oublier les spécialistes de brittonique d'outre-Manche, tels Ifor Williams, Kenneth H. Jackson, G. Melville Richards, Hywel Wyn Owen... On suggère également, notamment aux férus de latin, des ouvrages tels que celui d'André Martinet, *Économie des changements phonétiques, traité de phonologie diachronique*, Berne, A. Francke, 1970, en particulier le chapitre 11 (« La lénition en celtique et les consonnes du roman occidental »), 12 (« Structures en contact »), 13 (« Trois tendances générales du consonantisme »). Mais une formation solide en breton reste la priorité, et l'on ne risque pas de se retrouver trop qualifié dans ce domaine.

Il n'est pas étonnant qu'aussi bien Y. Le Gallo que J. Le Dû reconnaissent que l'un des atouts de B. Tanguy dans son travail de toponymiste est d'avoir eu le breton comme langue maternelle. Et Y. Le Gallo voit « dans l'accomplissement des austères travaux de Bernard Tanguy une forme de piété filiale [...] à l'égard de ses père et mère [...]. À l'égard d'un patrimoine spirituel en péril, les noms de paroisses et autres lieux, dont il importait qu'on élucidât le sens et qu'on dégageât la leçon, afin de mieux en conserver le souvenir et en assurer la sauvegarde ».

Quant à B. Tanguy, sa reconnaissance envers ses parents se découvre dans la dédicace de l'un de ses ouvrages. Elle est en breton, sans traduction, et ressemble fort à une litote empreinte d'émotion et de respect :

« *D'am zad ha d'am mamm,
labourierien-douar e Breiz-Izel,
evit o buhe poaniuz.
Ne oa ket eur vuhe, med o hini eo bet*⁸⁰ ».

Jean-Yves PLOURIN

Daniel GIRAUDON, *La clef des chants. Histoires de gwerzioù*, Fouesnant, Yoran embanner, 2002, 428 p.

Daniel Giraudon réunit utilement ici les fruits d'une quarantaine d'années de recherche passionnée sur la chanson de tradition orale en langue bretonne : dix-huit études de cas dont certaines ont fait l'objet de publications mais sont sans doute ici remaniées et complétées, et d'autres sont des recherches récentes et inédites. À partir des années 1970 en effet, l'auteur a réalisé un travail de collecte de chants dans les campagnes trégorroises. En outre, il a soutenu en 1982 une thèse d'ethnologie

80. « À mon père et à ma mère, paysans en Basse-Bretagne, pour avoir supporté une vie de labeur. On ne peut appeler cela une vie, pourtant ce fut la leur. »